

Hommages à Fayçal Yachir

Extrait de " Bulletin du Forum du Tiers-Monde " , Dakar 1998.

J'ai rencontré Fayçal pour la première fois dans un colloque que nous avons organisé à Alger en collaboration avec le CREA vers la fin des années 1970. Fayçal intervenait fréquemment et ses commentaires étaient toujours très forts. Précis, témoignant d'un esprit critique aigu. D'une culture qui lui permettait aisément d'intégrer les dimensions économiques, sociales et politiques des problèmes. L'aisance, l'élégance du parler, le sens de l'ironie complétaient ces qualités de fond. Nous sommes donc devenus de véritables amis dès ce jour, et j'ai tout de suite pensé qu'il serait un excellent coordinateur du réseau du Forum du Tiers-Monde. Il prit les contacts qu'il fallait pour consulter les meilleurs dans les trois pays d'Afrique du Nord, recueillir leurs suggestions et à Dakar, lire les propositions des coordinateurs pour les régions d'Afrique de l'Ouest, du Centre, de l'Est et du Sud, synthétiser l'ensemble. Le succès dans la mise en oeuvre de ce premier cycle de programmes du Forum du Tiers-Monde, couvrant les années 1980-1985, lui doit beaucoup. C'est à cette époque également que je l'invitais au Caire à établir le contact entre le groupe nord africain et celui du Moyen Orient. Mission jugée fructueuse par les deux groupes rassemblés au Centre d'Etudes Arabes que dirige Helmi Shaarawi.

Fayçal est donc devenu un pilier du Forum du Tiers-Monde, l'un des meilleurs de nos coordinateurs de projet, très actif durant toutes les années 1980. Les livres et les articles qu'il a signés témoignent de la qualité de son travail. Sa réflexion invitait toujours à aller au fond des problèmes, dépassant l'analyse immédiate. Cela correspondait exactement à ce que nous voulions faire au Forum du Tiers-Monde : créer le cadre de débats sérieux. La rigueur de ses constructions, son souci de vérité, son respect de l'information factuelle et son absence totale de dogmatisme donnaient aux débats qu'il animait le meilleur qu'on puisse en attendre.

Fayçal faisait alors la navette entre Alger, où il tentait aussi longtemps que possible d'exercer ses fonctions de professeur d'université dans les conditions dramatiques que l'on sait, et Dakar et les capitales africaines où se réunissaient les groupes du Forum du Tiers-Monde.

Dans les réunions élargies du Forum du Tiers-Monde rassemblant quelques uns de nos meilleurs coordinateurs pour l'Afrique, l'Asie et l'Amérique latine, il se faisait remarquer par l'ampleur de ses vues et sa capacité de comprendre vite et bien les problématiques de différentes régions du Tiers-Monde. C'est alors que notre collègue et ami Pablo Gonzalez Casanova lui proposa de prendre un poste à l'université de Mexico, la poursuite de ses activités professionnelles en Algérie étant devenue strictement impossible. La mort prématurée de Fayçal n'est pas seulement la disparition d'un des fondateurs du Forum du Tiers-Monde. Elle est la perte d'un véritable ami personnel, de moi même et de beaucoup d'entre nous.

Samir Amin

Fayçal était un collègue, un camarade, un ami, je l'ai vu pour la dernière fois à Alger au printemps 1993. Je ne savais pas alors que j'allais quitter l'Algérie et que lui allait se rendre au Mexique. Depuis je ne l'ai plus revu. Avec sa disparition, qui s'ajoute à d'autres disparitions de collègues, de camarades et d'amis dans les conditions les plus diverses, mais toujours dramatiques, c'est toute une génération qui est en train de s'éteindre. Cette génération, "la post coloniale", que le projet indépendantiste puis développementaliste avait gonflée d'espoir mais que le fardeau des contradictions du passé et les difficultés du présent a fini par user précocement. Prisons, assassinats, exils ont été et sont encore le prix à payer à un engagement qui remettait en cause à la fois le poids des anciens et la puissance des nouveaux maîtres du monde. Fayçal a payé le sien.

Comme tous les natifs des Hauts plateaux, il était de haute taille, maigre mais vigoureux. Comme eux il avait une intelligence très vive mais doublée d'un "sens pratique" qui donnait à sa réflexion cet humour dubitatif et ce sens des réalités qui lui évitait de se prendre trop au sérieux. Engagé dans les luttes du moment, il l'était certes fortement, mais

sans aucune emphase et surtout avec cette dose de dérision nécessaire à qui veut tenir sur la longue durée. Ce style d'être déroutait plus d'un, gênait même parfois certains qui voyaient en lui un homme froid, cynique, un dandy en réalité, il bousculait l'image toute romantique de l'homme engagé que la culture politique du moment avait fini par figer en stéréotype.

Sa pudeur, qu'il devait à sa timidité personnelle mais aussi à la culture de son pays natal était devenue chez lui humour, trait d'esprit, causticité; c'était sa manière toute singulière d'exprimer sa sensibilité, ses émotions; son scepticisme était le juste et nécessaire résultat de sa perspicacité. De sa clairvoyance. Quant à son engagement, il le devait entièrement à la perception du monde qu'il s'était construite lui-même et à laquelle il s'était attachée librement.

Avec lui, avec Samir Amin, Bernard Founou et d'autres encore, nous avons connu, grâce au Forum du Tiers-Monde, des moments inégalés de discussions : je lui avait dit, au sortir de l'une d'entre elles, que c'est comme cela que j'imaginai ce que Nietzsche avait appelé "le gai savoir". Avec sa disparition, c'est tout un pan de cette réalité qui est devenu un souvenir.

Ali El Kenz

I first met Fayçal in 1975 in Dakar Senegal at IDEP. I kept on meeting Fayçal off and on at the many seminars and conferences organised by IDEP, the Third World Forum, the Association of Third World Economists and CODESRIA. He was always a mind to reckon with, an intellectual with a passion for details. He had a touch of humanity that is characteristic of a mind in question for knowledge, a mind that always says. "I think so, but I may be wrong". Hence Fayçal eschewed dogma, and was perhaps among the very first few african scholars who was marxist but appreciated the light that behavioural social sciences could also shed on the complex world that we live in.

The last I met Fayçal was in Mexico. That was May 1996. I was spending a month at El Colegio de Mexico and Fayçal was at the Universidad Nacional Autonoma de Mexico, the Institute of Social Science Research with Pablo Gonzalez Casanova. One night he bought me dinner at a restaurant in

Colonia Napoles, not too far from the famous Hotel de Mexico.

As usual, he was smoking rather heavily, puffing off huge clouds of smoke every time he wanted to make a heavy point. We discussed at length the Chiapas problem relating to the state society crisis North Africa. I asked Fayçal how much time intended to spend in Mexico. He told me he was now married to a Mexican and would spend a good part of his life here. He was at home, and would do academic work with satisfaction. He was therefore looking forward to productive life and asked me whether I could afford another month at UNAM when next I visited Mexico. I must now say good bye to that dream. Fayçal is no more.

I now remember that we also lost Professor Ahmed Boudroua, another economist from Morocco, who was teaching with me at El Colegio in the early eighties. Ahmed passed away in the late eighties in Mexico. I am getting rather frightened, and for an African even supersitious. I still do not know how Fayçal passed away but I was told that Ahmed had a cardiac arrest.

Lest us all cherish the memory of Fayçal. My very sincere condolences to his family, his colleagues and the intellectual community which was part of his global family. To my dear friend Professor Casanova, I can only say we have lost someone we both cherished deeply.

Peter Anyang'Nyong'o

Pour l'université et la recherche algériennes, la disparition prématurée du professeur Fayçal Yachir est une perte immense. Durant une quinzaine d'années, il s'est consacré sans retenue à la formation de plusieurs promotions d'étudiants et d'enseignants à l'Institut des Sciences Economiques de l'Université d'Alger, tout en prodiguant des enseignements d'économie dans d'autres institutions et universités en Algérie et à l'étranger (Belo Horizonte, Harare, Paris, etc...). En tant que chercheur, outre sa participation à la création du premier centre algérien de recherche en économie en 1976 (le CREA), il a animé plusieurs programmes de recherches panafricains et internationaux, en liaisons notamment avec le CODESRIA, le Forum du Tiers Monde, l'IPE- UNESCO, l'UNAM, etc... Auteur fécond, il a publié un grand nombre d'articles et

plusieurs ouvrages sur le développement minier, etc... Disparu trop tôt, Fayçal Yachir nous laisse les souvenirs d'un esprit libre et fécond, d'un chercheur rigoureux et exigeant envers lui-même, d'un être soucieux de faire partager son savoir et ses découvertes, d'un ami doué de rares qualités humaines.

Rabah Abdoun

J'ai connu Fayçal au début des années 1980 comme collaborateur étroit de Samir Amin au Forum du Tiers-Monde. Il a été l'un des grands responsables de groupes de travail de notre institution.

Que nous laisse ce collègue algérien qui se trouvait à l'aise dans les rues de Dakar avec sa haute taille et sa silhouette de sahélien ? Economiste de formation, il méprisait l'économisme, y compris le marxisme. Son analyse était organisée par la théorie marxiste de la valeur qu'il contribuait à enrichir. Sans doute son ambition était de construire progressivement une sorte de métathéorie marxiste. Ses options idéologiques et méthodologiques apparaissent nettement dans ses deux ouvrages majeurs : "Les enjeux miniers en Afrique" et "la Méditerranée dans le système mondial".

"Les enjeux miniers" est une économie politique critique magistrale de l'insertion du secteur minier africain dans le modèle d'accumulation intensive en ressources naturelles de l'après deuxième guerre mondiale qui avait ajouté en Afrique la spécialisation minière à sa spécialisation agricole et forestière. Dans le chapitre consacré à la formation du prix mondial du minerai, il soutient une thèse originale sur la nature de la rente qui échoit aux Etats producteurs lorsque collectivement ils décident d'une augmentation des prix réels à l'exportation du minerai. La théorie ricardienne de la rente différentielle ne rend pas compte du transfert de valeur ainsi opéré. Par contre la théorie marxienne classique de la rente absolue qui suppose un transfert de la branche à composition organique du capital faible vers celle où elle est élevée, peut s'appliquer. En effet dans le secteur minier cette composition est supérieure à celle de l'industrie. D'où la conclusion suivante : la rente minière obtenue à la suite d'une augmentation unilatérale du prix par les Etats exportateurs est un prélèvement sur la valeur industrielle des pays importateurs. Ainsi s'explique l'acharnement mis par

les centres à briser toute tentative de cartellisation de ce secteur.

La théorie de la valeur marxiste reste centrale dans le livre "la Méditerranée dans le système mondial". Il expose sa conception du développementalisme dans le monde arabe et de sa crise. Il part du constat que depuis la seconde guerre mondiale et surtout depuis les années soixante, l'histoire s'est accélérée dans la région, accumulant des changements qui tranchent avec la relative stabilité qui a marqué l'empire Ottoman durant les trois siècles précédents. Ces changements qui touchent tous les domaines ont pour cause majeure le capitalisme d'Etat, défini par Fayçal comme "un modèle économique dans lequel l'Etat assume la responsabilité du développement du capitalisme en relation étroite avec le système de l'économie mondiale". Le modèle a pris naissance en Turquie dans les années 1920 (Kemalisme). Ce capitalisme d'Etat est formé d'une combinaison particulière entre le capitalisme et l'étatisme et entre industrialisation autonome et insertion plus ou moins active dans la division du travail déterminée par la dynamique économique des économies des centres. Fayçal soutient que pour comprendre les crises du monde arabe, il faut y distinguer pour les années 1960 et 1970 deux sous-modèles d'accumulation et en prend comme critères les rapports entre l'Etat et les forces sociales, la nature du développement industriel, le type des structures agraires et du modèle de répartition du revenu :

- (1) le "capitalisme d'Etat ouvert" (Tunisie, Maroc, Arabie Saoudite et Emirats arabes)
- (2) le "capitalisme d'Etat populiste" (Egypte avant l'Infatah, Algérie, Syrie, Irak).

Le premier modèle ignorait le nationalisme économique. Le développement du secteur public et la promotion du secteur privé par l'Etat s'y effectuaient en coopération étroite avec les centres. Par contre le groupe du capitalisme d'Etat populiste était caractérisé par le nationalisme économique dans lequel l'étatisme détermine plus que la logique marchande, le développement économique et social sans toutefois rompre ni avec les lois du capitalisme à l'intérieur, ni avec le système mondial capitaliste (p. 89). L'Etat y représentait une alliance de classes large, centrée sur les couches moyennes, mais incluant des éléments des couches populaires des villes et des campagnes. Il prétendait fixer les limites à l'expansion du capitalisme privé national et réduire l'influence du capital étranger sur l'économie du pays.

Les deux modèles sont entrés en crise, aucun n'ayant réalisé une véritable révolution agricole et industrielle, n'a créé assez d'emplois pour absorber la main d'oeuvre disponible. Les pays du capitalisme d'Etat ouvert s'adaptent sans changement important de leurs bases sociales et donc

dans une relative stabilité, tandis que les pays du capitalisme d'Etat populiste sont contraints d'ouvrir non seulement leur marché aux produits des centres et aussi au capital financier spéculatif, mais de remettre en question les bases sociales du pouvoir et les politiques sociales progressistes.

Socialiste marxiste sans maître, Fayçal a laissé des manuscrits qu'il faudra éditer et publier.

Bernard Founou-Tchuigoua